

# raymond aron la lutte de classes

nouvelles leçons sur  
les sociétés industrielles

Extrait de la publication



idées / gallimard

**COLLECTION IDÉES**



*Raymond Aron*

# La lutte de classes

*Nouvelles leçons  
sur les sociétés industrielles*

*nrf*

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1964.*

PRÉFACE	9
I. <i>Rappel et perspectives</i>	21
II. <i>La conception marxiste des classes</i>	38
III. <i>Deux définitions des classes</i>	57
IV. <i>Définitions, enquêtes, problèmes</i>	74
V. <i>Les classes dans les sociétés capitalistes</i>	92
VI. <i>Intérêt de classe et lutte de classes</i>	111
VII. <i>Les relations de classes dans la société soviétique</i>	128
VIII. <i>Des classes sociales au pouvoir politique</i>	146
IX. <i>Élite divisée et élite unifiée</i>	163
X. <i>Comparaison des classes dirigeantes</i>	179
XI. <i>Les tendances de l'évolution sociale</i>	197
XII. <i>De la lutte de classes à la satisfaction querelleuse</i>	214
XIII. <i>Distinctions objectives, distance sociale, conscience de classe</i>	231
XIV. <i>Classes et mobilité sociale</i>	249
XV. <i>De la mobilité sociale à la circulation des élites</i>	272
XVI. <i>L'avenir des catégories dirigeantes en Occident</i>	291
XVII. <i>Remarques sur l'évolution du régime soviétique</i>	310
XVIII. <i>L'avenir des catégories dirigeantes en Union soviétique</i>	328
XIX. <i>Conclusions</i>	347
ANNEXE	367



## *Préface*



*En soumettant au public, en 1962, les Dix-huit leçons sur la société industrielle, j'écrivais les lignes suivantes : « Ces leçons ont été effectivement professées à la Sorbonne dans l'année 1955-1956... Le cours avait paru ronéotypé au Centre de Documentation Universitaire. J'avais refusé jusqu'à présent de le présenter tel quel à un public plus large. Les motifs de mon hésitation apparaîtront immédiatement au lecteur. Moment d'une recherche, instrument de travail pour les étudiants, le cours suggère une méthode, il esquisse des conceptions, il apporte des faits et des idées. Il garde et il ne peut pas ne pas garder les marques de l'enseignement et de l'improvisation. Ces leçons n'ont pas été rédigées à l'avance : le style est donc celui de la parole avec les défauts inévitables que les corrections, apportées après coup, permettent d'atténuer, mais non de supprimer. »*

*L'accueil que le public a réservé aux Dix-huit leçons, l'intention manifestée par plusieurs éditeurs étrangers de les traduire m'incitent à publier ce deuxième volume, mais je voudrais répéter l'avertissement donné*

à propos des leçons précédentes : Les dix-neuf chapitres de ce livre sont des leçons, professées, en Sorbonne, au cours de l'année 1956-1957. L'analyse de la lutte de classes fait suite à celle de la société industrielle et, bien qu'elle soit compréhensible en elle-même, le lecteur n'en saisira pleinement les fondements et la portée qu'à la seule condition de considérer les deux volumes comme les parties d'un seul ensemble. La manière dont j'avais posé le problème de la société industrielle, l'antithèse Tocqueville-Marx qui a surpris quelques critiques seront, il me semble, justifiées par le développement de la recherche. L'étude de la société industrielle n'était pas une fin elle-même, elle devait servir d'introduction à l'étude que l'on trouvera ici des relations entre les classes, et cette étude, à son tour, conduit à celle des régimes politiques, qui fera l'objet d'un troisième volume, Démocratie et Totalitarisme.

Du même coup, j'aimerais répondre en quelques mots à un reproche qui m'a été fait par des critiques, d'ailleurs bienveillants, Michel Collinet et Robert Kanters. Pourquoi n'ai-je pas rendu à Saint-Simon et aux saint-simoniens ce qui leur appartient, à savoir l'idée et le terme de société industrielle ? Si j'avais eu l'intention d'esquisser une histoire de ce concept, de toute évidence j'aurais dû me reporter soit aux saint-simoniens, soit à Auguste Comte, comme je l'ai fait d'ailleurs en d'autres circonstances<sup>1</sup>. Mais telle n'était pas mon intention dans les quatre premières des Dix-huit leçons où je souhaitais simplement esquisser, à grands traits, la méthode que je comptais suivre et, en même temps, poser l'alternative de l'embourgeoisement progressif, prévu par Tocqueville, et de la lutte inex-

1. *La Société industrielle et la guerre et Dimensions de la conscience historique*. Cf. également l'article publié par la revue *Preuves*, avril 1963 : *Développement et idéologie*.

piable des classes, prophétisée par Marx. Que Tocqueville n'ait été ni théoricien ni observateur de la société industrielle (qui n'existait pas encore dans l'Amérique qu'il visita), il me serait difficile de l'ignorer, bien que Michel Collinet se donne grand-peine pour me l'apprendre : mais précisément le fait que Tocqueville, à partir d'une analyse politico-sociale, ait eu, sur certains points décisifs, une vue plus juste de ce que serait la société de l'avenir que Marx à partir d'une analyse économique, ce fait, que le présent volume établit et qu'un regard sans œillères sur les sociétés occidentales confirme, m'a dicté le choix des sociologues-philosophes du siècle dernier dont j'ai évoqué les thèmes majeurs afin de les confronter avec les réalités de notre siècle.

La confrontation des thèmes saint-simoniens avec les réalités ne serait pas, elle non plus, sans intérêt et sans enseignement. Je l'ai entreprise, sur le sujet de la guerre, en me référant à Auguste Comte. Mais quand il s'agit des saint-simoniens, deux difficultés surgissent : comme Henri Gouhier l'a démontré dans des livres que certains préfèrent ignorer mais que personne n'a réfutés, la part propre de Henri de Saint-Simon dans le saint-simonisme est probablement réduite et, en tout cas, difficilement séparable de l'apport d'Augustin Thierry, d'Auguste Comte, d'Enfantin, de Bazard. Les Saint-Simoniens ont exprimé et répandu les idées à la mode, ils ont fait écho au Zeitgeist, à l'esprit du temps, ils ne l'ont pas mis en forme rigoureuse et systématique. Tocqueville ou Marx donnait chacun une réponse catégorique à la question que je me posais. On n'aurait pu en dire autant des saint-simoniens.

Certes, ces derniers aussi bien qu'Auguste Comte peuvent apparaître comme les prophètes de la société technique dans laquelle nous vivons, qu'administrent les managers en attendant les machines électroniques.

*Mais, annonçant les traits communs à toutes les sociétés industrielles, ils ignoraient les possibilités du grand schisme de notre époque, que les deux volumes (que complétera le troisième) abordent sous un angle sociologique et avec un effort d'objectivité. Tocqueville avait conçu la dualité possible des sociétés démocratiques, les unes libérales, les autres despotiques. Karl Marx avait proclamé fatale la lutte entre prolétariat et bourgeoisie, donc entre des régimes qui se réclameraient de celle-ci et d'autres qui se réclameraient de celui-là. Les saint-simoniens, Auguste Comte ont été encore plus inconscients que Marx lui-même de la spécificité du politique. Ou, du moins, à supposer que l'administration des choses doive remplacer quelque jour le gouvernement des personnes, disons, pour apaiser leurs admirateurs, que leur prophétie est encore largement en avance sur la société d'aujourd'hui.*

*Les leçons datent maintenant de plus de six ans. L'accélération de l'histoire, si frappante dans l'Europe occidentale de ces quinze dernières années, ne me permettrait pas de traiter aujourd'hui ces problèmes exactement comme je le faisais hier. Cependant, les résultats auxquels aboutit cette étude me paraissent confirmés par le cours des événements. Mais ils auraient besoin d'être complétés sur certains points que je me bornerai, dans cette préface, à indiquer brièvement.*

*1. La classe ouvrière tend-elle à une homogénéité croissante ou, tout au contraire, à une hétérogénéité accrue, du fait d'un intervalle élargi entre le manoeuvre, sans aucune qualification, et l'ouvrier, titulaire d'un brevet de formation professionnelle, ou le technicien inférieur, surveillant d'une machine ? Les réponses que je donne à cette question me semblent insuffisantes.*

*Aucune réponse simple n'est valable, parce que des évolutions diverses, contradictoires, s'entrecroisent. D'un côté, les professionnels des industries du siècle dernier perdent leur importance et les O. S., dans de nombreuses industries, semblent se perdre en une masse anonyme, chacun condamné à une « miette de travail ». Mais cette représentation ne constitue qu'un des modèles entre d'autres d'organisation industrielle : dans certaines des industries de pointe (pétrole, électronique, construction électrique) le modèle d'organisation semble tout autre. La nouvelle classe ouvrière est déterminée, en ses attitudes, d'un côté par les différents types d'organisation du travail, de l'autre par un niveau plus élevé de consommation et par l'action des moyens de communication de masse (action qui tend à étouffer la culture originale et autonome des groupements ouvriers, telle qu'elle a pu exister au siècle dernier). Aucune des deux formules simples — homogénéité croissante, hétérogénéité croissante — ne répond à la complexité du réel.*

2. *La tendance des masses, y compris des masses ouvrières, à la revendication plutôt qu'à la révolte, au fur et à mesure de la croissance, n'est plus guère mise en doute. En ce sens, la politisation de la lutte de classes, au sens marxiste du terme, autrement dit la volonté du prolétariat de se définir lui-même comme un parti visant au pouvoir total, est en déclin, même en France ou en Italie où le communisme conserve un appareil solide et des millions d'électeurs. En Italie, le parti communiste cherche une tactique plus souple, il se refuse à condamner radicalement le Marché Commun. L'expérience ne permet guère, même au plus fanatique des idéologues, de maintenir qu'aucune amélioration n'est possible dans le cadre du régime dit capitaliste. Si l'on convient d'appeler pragmatique*

*l'action des syndicats et des partis en vue de réformes hic et nunc (ce que Lénine appelait trade-unionisme, sur le modèle anglais) et idéologique l'action du parti communiste contre le régime en tant que tel et en vue de la révolution, les progrès accomplis par les économies européennes depuis quinze ans ont partout renforcé la tendance pragmatique et affaibli la tendance idéologique.*

*Mais on aurait tort d'en conclure que dorénavant les conflits sociaux n'auront d'autre objet que la « part du gâteau », les augmentations de salaires ou la résistance aux changements techniques, entraînant des conversions douloureuses. Bien que, pour l'instant, la plupart des ouvriers, dans la plupart des pays, semblent plutôt indifférents aux modalités diverses de la cogestion, il est possible et même probable que, dans certains pays, des revendications ayant pour objet l'organisation des entreprises vont se développer. Entre les querelles pragmatiques et les conflits idéologiques, on aperçoit un troisième type de débats ou de lutte, dont la finalité serait d'accroître la participation des travailleurs à la vie de l'entreprise ou la participation des cadres ou des représentants des travailleurs à certains aspects de la direction.*

*3. Enfin, aux Etats-Unis, en même temps que le niveau de vie des trois quarts de la population continue de s'élever, la pauvreté d'une fraction de la population — entre 20 et 25 % selon les uns, entre 15 et 20 % selon les autres — ne disparaît pas et tend même à s'accroître, relativement et peut-être absolument<sup>1</sup>. Le phénomène est plus marqué aux Etats-Unis que dans les pays d'Europe occidentale pour diverses raisons :*

1. Cf. Michael HARRINGTON, *The other America, Poverty in America* New York, 1963.

moindre développement de la sécurité sociale (misère des vieux), diversité raciale (Noirs, Porto-Ricains), diversité régionale (certaines zones sont en perte de vitesse), chômage des jeunes, etc. Le poids des « ratés » de la société opulente retombe inégalement sur les différents groupes. Ceux qui ont le moins de chances de recevoir une éducation ont le plus de chances de ne pas trouver d'emploi.

Pour être moins marqué ailleurs, le phénomène risque de s'y manifester également, au-delà de la phase actuelle que traverse l'économie européenne, de croissance rapide et de plein emploi. La complexité technique des entreprises modernes demande de plus en plus de qualifications à un nombre croissant de travailleurs. En certaines circonstances, les emplois manquent pour les travailleurs les moins qualifiés et ces derniers, même employés, ne connaissent de la société industrielle que les servitudes et non les bienfaits.

Les Etats-Unis sont en train de découvrir le problème de la pauvreté, voire de la misère, dans une société d'opulence. Le problème n'est pas celui de la baisse générale du niveau de vie en dépit du développement des moyens de production. Il n'a pas grand-chose de commun avec celui que l'on rattache à la notion marxiste de paupérisation. Il n'en existe pas moins et il rappelle opportunément, à ceux qui seraient enclins à l'oublier, que la croissance économique ou les progrès techniques ne sont pas des recettes miraculeuses de paix sociale ou de relations authentiquement humaines. La quantité croissante de biens que le travail est capable de produire transforme les données de ce que l'on appelait, au siècle dernier, problème social. Il importe davantage d'élever la productivité que de répartir autrement les ressources disponibles. Mais ni la croissance économique livrée à elle-même,

*ni le progrès technique, emporté par son dynamisme, ne garantissent un ordre juste ni, moins encore, des conditions de vie conformes aux aspirations d'une humanité qui a transformé le monde plus qu'elle ne s'est transformée elle-même.*

*Des Dix-huit leçons, beaucoup de lecteurs ont tiré surtout une conclusion qui, selon le sens qu'on lui prête, est ou bien évidente à force de banalité, ou bien fausse. Il est évident que toute société en voie d'industrialisation présente des traits semblables et les injures dont me couvre une revue soviétique, parce que je m'efforce de préciser la nature exacte de l'opposition entre économie de type soviétique et économie de type occidental, ne changeront rien aux faits. Dans la mesure où la science, la technique de production sont les mêmes des deux côtés, il n'est pas besoin d'être marxiste, comme prétendent l'être mes critiques de Moscou, pour en déduire qu'une comparaison est légitime entre les deux modalités d'économie ou de croissance, les deux types de société industrielle. Mais dire que ces deux sortes de régimes présentent des similitudes ne signifie pas — que mes contradicteurs de la Literaturnaya Gazeta se rassurent — qu'il convienne de dévaloriser les différences. Même les régimes économiques, qui diffèrent moins que les régimes politiques, diffèrent assez pour que nous « sachions pourquoi nous combattons ». Et le régime économique, celui de Staline comme celui de Khrouchtchev, ne permet pas les libertés politiques que nous voulons sauvegarder.*

*Qu'un jour ces différences s'atténuent et que ces deux univers prennent conscience non pas seulement comme aujourd'hui de leur intérêt commun à ne pas s'entre-détruire mais de la communauté de leurs valeurs, je le*

*souhaite passionnément. Mais aussi longtemps que la coexistence pacifique, refus raisonnable de la guerre thermonucléaire, ne sera pas devenue coexistence idéologique, c'est-à-dire reconnaissance du droit de l'autre à exister, fin de la prétention à détenir la vérité unique et absolue, aussi longtemps que les marxistes-léninistes n'auront entre eux d'autre querelle que sur la méthode la plus efficace de liquider tous ceux qui n'adhèrent pas à une idéologie de plus en plus anachronique, la sociologie comparée des régimes demeurera un exercice académique, non un dialogue historique. Mais l'exercice académique a parfois préparé le dialogue historique et peut-être en est-il secrètement, sous le fracas des propagandes, un authentique élément.*

Brannay, août 1963.



# LA LUTTE DE CLASSES

- *Nouvelles leçons  
sur les sociétés industrielles*

# idées



littérature



idées actuelles



philosophie



arts



sciences



chroniques

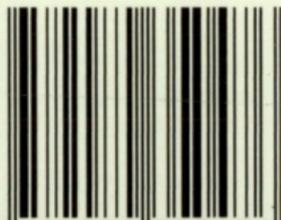


sciences humaines

## raymond aron : la lutte de classes nouvelles leçons sur les sociétés industrielles

*La lutte de classes* prolonge l'enquête des *Dix-huit leçons sur la société industrielle*. Les dix-huit leçons analysaient les caractères communs à toutes les sociétés industrialisées et aussi les différences spécifiques des types occidental et soviétique. Selon la même méthode, Raymond Aron analyse cette fois les *groupes sociaux* et les *catégories dirigeantes* dans la société de type soviétique et dans la société de type occidental. Il montre en quel sens il y a, en quel sens il n'y a pas de lutte des classes dans l'une et dans l'autre société. Une fois de plus il irritera les dogmatiques de tous les camps et il instruira ceux qui veulent comprendre le monde avant de le transformer.

photographie h. cohen



9 782070 350476

Extrait de la publication  
ISBN 2-07-035047-9

A 35047  catégorie **3**